FEUILLETON.

SURCOUF

PAR
ERNEST CAPENDU

DEUXIÈME PARTIE.

LA CONFIANCE

XI

ADIEUX.

Suite.

Une chose encore, cependant, qui commençait à m'intriguer, c'est que, quoique tout allât bon train, personne ne prenait la mer, ne profitait de la brise.

— Qu'avez-vous donc à nous attendre? demandai-je à Lord Ravington, ce navire est parfaitement anglais. Il nous a reconnus et il nous attend sans doute pour se mettre sous notre protection.

— C'est possible, commandant, mais j'ai vu des gens à qui j'ai appris cette chose, et ils m'ont répondu qu'ils préféraient rester à l'ancre plutôt que de se mettre sous la protection d'un corsaire français.

— Ah! ils préfèrent rester à l'ancre plutôt que de se mettre sous la protection d'un corsaire français, c'est bien, c'est très bien, et j'avoue que j'en suis parfaitement ravi, mais ajoutez, mon cher ami, que ce corsaire français, qui ne vaut pas plus, ainsi que vous l'avez fort justement dit, que ce qu'il est, c'est-à-dire un simple corsaire, a pu, en quelque sorte, sauver la vie à quelques-uns de ces Anglais, et que, si ceux-ci ne le savent pas, ils le sauront bientôt, car, dès que nous aurons rejoint le reste de notre escadre, je vais faire mettre à terre, à Port-Louis, tous ceux qui ne voudront pas rester à bord.

— Mais, commandant, je ne puis pas, je ne dois pas, je ne veux pas quitter mon navire, mon équipage, mes officiers, mes matelots, mes canons, mes boulets, mes poudres, mes fusils, mes sabres, mes pistolets, mes haches, mes pierres à feu, mes mèches, mes...

— Mes... mes... mes...